

margelles

numéro huit

hiver 2021

Manuel Reynaud-Guideau

Maëlan Le Bourdonnec

Jorge Valenzuela Cruz

Étienne Vaunac

Alice Legendre

Quentin Deve

Isabelle Sancy

Alexis Audren

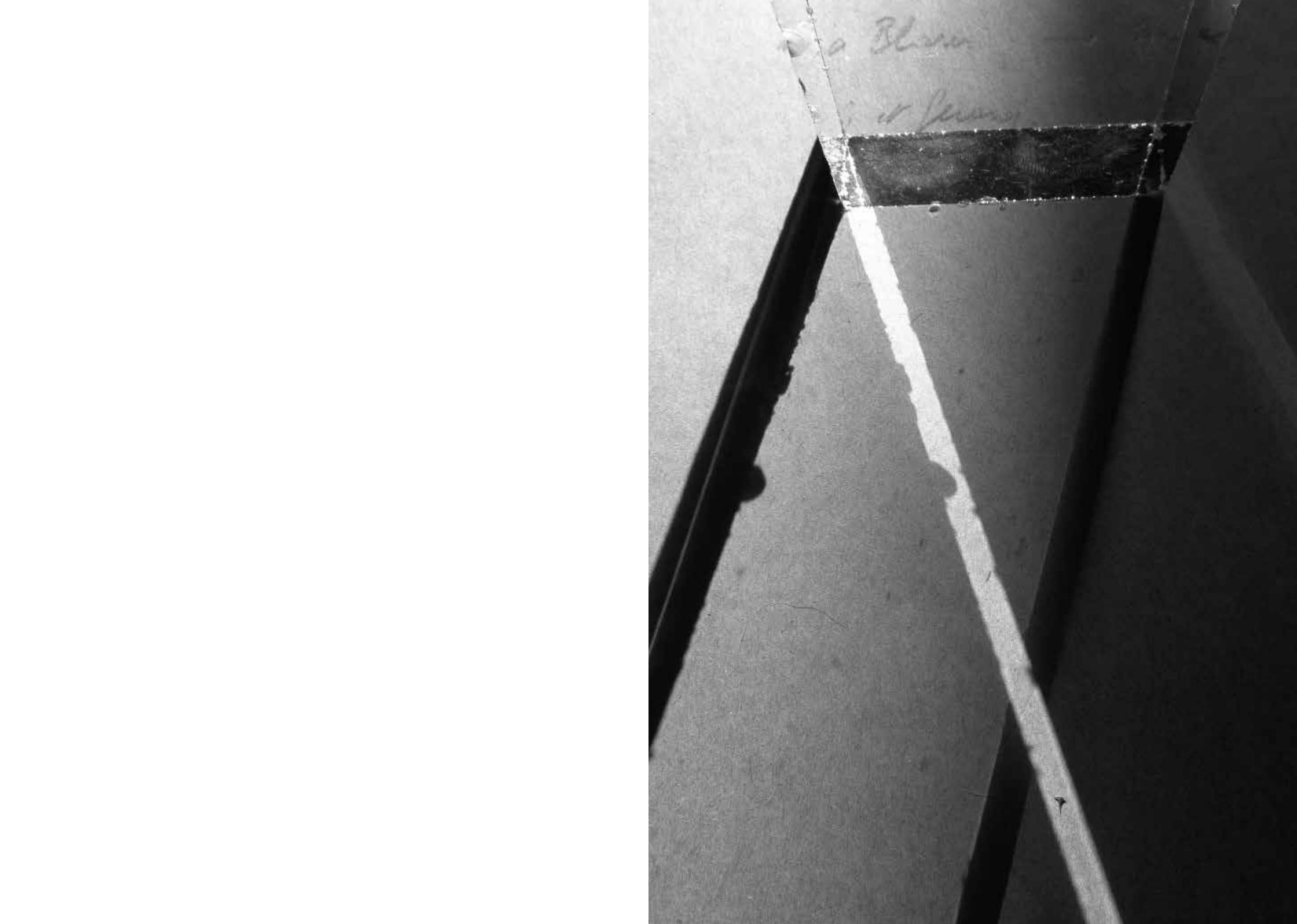
Fabrice Farre

Sara Oudin

André Dael

la Polar





Bliss

Lion

Éditorial

Il existe encore dans plusieurs villes du monde des ciels rayés par des faisceaux de cables électriques, qui, s'ils permettent le transport du courant de la production aux utilisateurs, tissent aussi des lignes tant graphiques que symboliques qui ne sont pas sans nous rappeler que nous vivons dans une époque de réseaux, de connexions multiples.

Parfois ces faisceaux conducteurs convergent comme le font aussi les idées, les mots et les images.

Ce présent numéro - tout comme ceux qui précèdent et, nous l'espérons, ceux qui lui succéderont - est le résultat de ces impulsions éclectiques (ces courants) qui alimentent l'envie (et l'énergie) qui fonde l'esprit de notre revue. *margelles*, nous l'avions annoncé dès sa création ne se veut pas un volume thématique ; le choix des textes et des images s'y fait au fur et à mesure que l'objet se construit. Tout comme pour le principe du collage il s'agit ici, selon James Rosenquist, d'une « cérémonie des placements ». Aussi, tout au long de sa construction tout bouge sans cesse, tout se déplace, avant de trouver un point d'équilibre nodal que nous nommerons « carrefour ».

Ainsi chaque numéro de *margelles* tente de cerner ce carrefour possible où arrivent, se croisent et d'où repartent les propositions de nos contributeurs, amis, compagnons de route.

P.A.

Sommaire

Manuel Reynaud-Guideau / <i>Deux choses</i> [extrait]	p. 6-13
Jorge Valenzuela Cruz / <i>Faisceaux conducteurs</i>	p. 14-27
Etienne Vaunac / <i>L'oiseau sphymographe</i>	p. 28-37
Maëlan Le Bourdonnec / <i>saline</i> [extrait]	p. 38-43
Isabelle Sancy / <i>Il est seize mars Lady More</i>	p. 44-51
Sara Oudin & André Dael / <i>J'ai rencontré le maître du temps</i>	p. 52-61
Alice Legendre & Quentin Deve / <i>Présence</i>	p. 62-77
Alexis Audren / <i>vers l'enfance</i>	p. 78-83
Fabrice Farre / <i>Mutare</i>	p. 84-89
<i>La poésie est là aussi</i> / Bernard Dufour	p. 90-91
Les auteurs	p. 92-93

Crédits Photographiques

Adèle Nègre : p. 3, 49, 94, 4^{ème} de couverture
Alice Legendre & Quentin Deve : p. 62 à 77
André Dael : p. 52-53, 55, 59, 60
Jorge Valenzuela Cruz : 1^{ère} de couverture, p. 14 à 27
P.A. : p. 4-5, p. 6-7, 12, 28-29, 38-39, 44-45, 78-79, 84-85, 88, 90-91, 92-93

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariéditeur@gmail.com / site : www.brunoguattariéditeur.fr



Manuel Reynaud-Guideau / *Deux choses* [extrait]

[...] C'est une dalle métallique, épaisse de plusieurs centimètres, apposée sur le parapet en béton du porche de l'immeuble. La plaque n'est pas lisse. Réguliers tous les trente centimètres, des cônes pointus interdisent toute occupation humaine. | 27/08/2008. La plaque d'égout a été retirée, laissant apparaître le profond conduit vertical qui émerge ici, dans un sol de sable sale. L'homme s'est accroché une cordelette jaune fluo à la taille. Il entame la descente, on devine encore son dos, puis il finit par disparaître dans l'obscurité du conduit. Seule reste la cordelette jaune tendue entre l'homme et l'air libre de la surface. | La femme et l'homme s'accroupissent, posent leurs fronts sur le sol couvert de tapis. L'espace de la vaste salle où ils se trouvent est complètement couvert d'ornements. Les sculptures, les autels de dévotion, les végétaux synthétiques. Des grosses bougies du sol au plafond. Des meubles d'apparat saturés de marqueterie plastique. Le moine, tunique ocre, pieds nus, crâne rasé, lunettes sur le bout du nez, est assis confortablement sur des coussins moelleux. Sa canne repose à ses côtés. Il regarde, sans aucune émotion sur le visage, l'homme et la femme se prosterner devant lui. | Dans le saladier en inox, le fouet électrique solidifie les blancs d'œufs jusqu'à ce que se forme une matière compacte qui s'agrège à la spatule comme une mousse expansée. | La jeune femme en tenue d'ouvrière tient face à elle un moule de tête de bouddha. Elle ne bouge pas, comme si elle hésitait à y placer son propre visage. Sur la table devant elle, plusieurs épreuves en cire orange de la divinité souriante. | Dans la grande cour, les lingots de zinc sont empilés sur des palettes par tas de cinq tonnes. Leurs reflets chromés emplissent l'horizon. | Brillent aussi les stockages de profilés tubulaires, fins tuyaux

longs de trois mètres conditionnés par groupe de dix-neuf (une ligne de trois, une de quatre, une de cinq, une de quatre, une de trois). Ces paquets sont ensuite empilés par rangées de dix alternées. Quand on regarde de profil l'empilement de tubes, cela donne une structure en nid d'abeille. | Anodes de zinc, comme des courges ou des haricots métallisés. | Du creux de ses mains jointes, il sort, d'un grand sac en bâche épaisse, des dizaines de billes hexagonales en céramique de silicium. Plus tard, un dépôt de poussière d'acier reste sur ses mains. | Des cylindres bipyramidaux en graphite carbone, comme de petits barils ou des sections de colonne aux lignes et courbes nettes, empilés en de nombreuses rangées. Électrodes, masses minérales imprégnées de haute densité, produit vendu dans plus de vingt provinces. | Déboîtement de façades sur le chantier ; peut-être les dernières intempéries. Les piliers de fondation ont glissé, entraînant une désolidarisation des faces de murs, les angles droits rompus ; les échafaudages s'accrochent, les perspectives basculent. Ça ne s'écroule pas, tout reste suspendu, comme une maquette presque arrachée par un geste violent. | Concours de sculpture dans le parc. Sculptures en cire, bouddhistes, divinités fantasmagoriques, reines aux bras de ruches, faces multiples. La cire orange, d'un monochrome mat, donne une présence aux sculptures, comme d'un autre monde. | Petit jardin, ancien de densité. Haie vive, cabanon de bois noir, terrain de terre retournée aux plantes sortant sauvages dans leur emplacement. Petit espace dans le voisinage. Enclos contre la maison. Serre posée contre palissade. Bâches, tissus, vieux vêtements. | Dans un pré à l'herbe beige presque neigeuse, un trou. La terre piochée longtemps, profondément jusqu'à l'invisible ; et cette terre

évacuée quelques mètres plus loin, elle gèle. Sur le bord du trou tombe une corde bleue. Sur l'autre bord, le sol est noir-ci. C'est par là que l'on tire et remonte des bassines pleines de charbon. Dans ces régions au sol pourvu en gisements, les habitants, avec leur peu de moyens, fabriquent de petites installations d'extraction cachées derrière les maisons. La veine de charbon ne doit pas être trop profonde. Cette pratique populaire et rudimentaire reste illégale, destinée au chauffage domestique ou à la revente sur le marché noir. | Blouson bomber rouge tanné, mains cognées aux ongles croûteux, il montre, contenue dans ses paumes, une pierre-pépite à l'alliage rare. Toute pleine de reflets, elle semble peser lourd. Ici dans l'Oural, on l'appelle « or noir ». Ça fait sourire l'homme. | Petit emballage pharmaceutique aux couleurs moirées, le carton blanc épuré est scellé d'un petit adhésif soyeux. Leccurate CE Sars-cov-2 Antibody test (celloidal gold immunochromatography), 20 tests. | Le long de la chaussée, rambardes de sécurité avec des bandes peintes en noir tous les trois mètres. Derrière, paysage de moyenne montagne, et, suivant les crêtes, une typographie cyrillique surimprimée, comme les lettres fixées à flanc de colline au-dessus de Los Angeles. Mais là, c'est un diaporama PDF en quarante-huit diapositives : « – Que voulez-vous dire sur ces montagnes ? – Que pouvez-vous dire sur ces montagnes ? – À quoi ressemblent les sommets des montagnes ? » | Sur le bord de la route, nombreux sont ceux venus rendre et déposer leur matériel de pêche illégale. Il s'est formé un énorme monticule de filets de pêche, une petite montagne duveteuse et multicolore. Cordages, bouées, tout si usé qu'on dirait de vieilles fourrures. Les pêcheurs braconniers ont remis tout leur matériel aux autorités en

échange de l'annulation des amendes. Trois-cents personnes sont venues. Mille sept cent soixante-douze filets cédés, pour une longueur de soixante quinze kilomètres. | Monté sur une échelle, il décape à la pioche le béton infiltré d'eau du parking souterrain. | 2006/11/07. Gingpu, comté de Taoyuan. Une nacelle les a montés sous les piliers du pont de la voie à grande vitesse. Patiemment, ils scellent la fissure. | 2008/2/24. 12:00. Assis en pyjama sur un tabouret de sa cuisine, il ponce à la lime une pièce de bois. La sciure s'accumule sur son genou, puis tombe au sol autour de sa pantoufle. | Travaux de réparation de canalisation agricole. Dans le fossé aux herbes séchées par l'hiver, on a creusé la terre dure. Des planches de bois délimitent la conduite. Bordures cimentées, trappe de bifurcation. | 18x14x12 cm. Ruine de château pour diorama. | À l'intérieur de l'atelier communautaire, quatre femmes tissent la paille ensemble pour confectionner une grosse boule d'épouvantail de plus d'un mètre de diamètre. Nous sommes dans la Communauté des Perles, dans le comté du Yilan. Le district était célèbre il y a cent ans pour ses perles. Désormais tout le monde travaille à l'artisanat de la paille. Sur les rives de la rivière Dongshan, où autrefois les navires du commerce des perles accostaient, on trouve des festivités artisanales, masques et poupées de paille, installations ornementales, jeux de balle, concours d'épouvantails. On se croirait dans un monde pastoral romantique. | Dans la verdure d'une cour intérieure, il pose fier, bras croisés, djellaba, lunettes noires, cheveux coiffés en arrière, moustache et barbe bien taillées, aux côtés d'une Mazda modèle 2021, moteur V6, option hybride. | L'abstraction grouillante des motifs creusés dans la pièce de métal usinée semble appartenir à un langage pour l'espace. Il



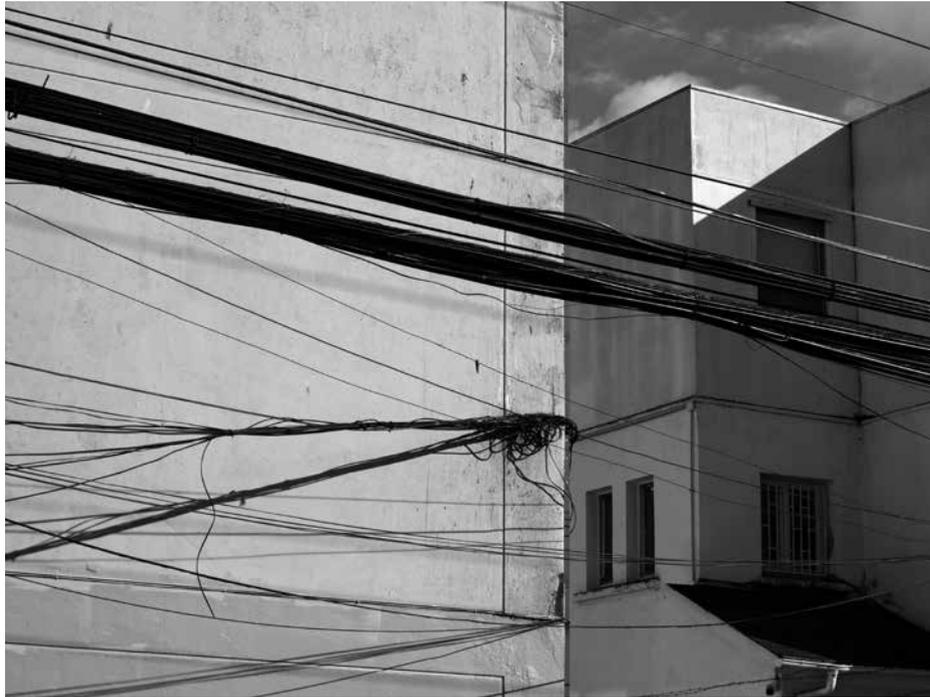
s'agit d'un élément de panneau de la sonde Orion. | La femme disperse des graines sur la structure pyramidale intercalant grosses pierres et rondins de bois, auxquels elle mettra feu bientôt pour faire chauffer les pierres. Elle porte une longue robe au bleu passé, un vieux t-shirt tie an dye, un châle brodé, de longs cheveux lui couvrent en partie le visage. Elle chante doucement. Répartis en cercle à distance respectueuse d'elle et du foyer, une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants, tous habillés en touristes, sans un mouvement ni bruit, essaient de deviner les paroles du chant entonné par la femme. | Tribe Meet 2017. Configuration de terrain pour jeu de plateau, surface trois mètres sur cinq mètres. Zone de combat au relief accidenté de pierraille rouge. Base non terrienne, conteneurs, murailles, stockages d'armes, passerelles, lichens ramassés pour faire la végétation. |

[...]

Ce texte est extrait d'un manuscrit encore inédit. Les parties juxtaposées qui le composent (entre inventaire et fiction) ont été inspirées par un fonds d'images numériques collecté de façon aléatoire sur internet et compilé dans un blog : *Deux choses*. Ainsi réunies toutes ces sources iconographiques hétérogènes agissent dans leur succession comme les plans d'un montage cinématographique. *Une image + une image c'est déjà du cinéma*, disait Jean-Luc Godard.



Jorge Valenzuela Cruz / *Faisceaux conducteurs*















Etienne Vaunac / L'oiseau sphygmographe

Chez les jésuites de Sankt Florian, le titulaire des orgues du facteur Christmann n'est autre qu'Anton Kattinger, le moine noir que l'on surnomme partout le Beethoven de l'orgue – voilà de quoi l'intimider. Un prénom partagé le rassure un peu. Antoine, pour sa part, descend d'instituteurs et d'aubergistes dans l'ombre portée d'une église, c'est un petit villageois rougeaud et craintif qui vient d'intégrer la manécanterie abbatiale. L'autre Antoine est intimidé par l'enfant frustré. Sous les guirlandes en stuc des plafonds baroques, il l'initie patiemment à la théorie musicale, à l'écriture pour l'orgue dont il fera plus tard toute l'architecture de sa musique orchestrale, et à la foi, puisque toutes ses symphonies, celle-ci comme les autres, les acceptables, les nulles et les annulées, ne seront que des messes muettes, aux registrations des trônes, aux accouplements des dominations. L'élève restera sa vie durant cet enfant niais et ventru, à faire craintivement des pieds et des mains, et grand cas de diplômes sans cesse renouvelés obtenus à coups de Dümberger et de Sechter que lui-même enseignera à d'autres plus savants que lui. On rapporte l'avoir vu pleurer pendant *Tannhäuser*, parce que dans la musique il n'y a rien à comprendre ni à réfuter, mais uniquement la candeur de l'enfance, accablante et caniculaire, tapie dans l'échelle céleste des cadences lentes ou les couleurs du hautbois. En pleine instrumentation d'un premier mouvement qui n'avance pas, il se souvient du coq qui le réveillait pour les laudes. Il comprend maintenant que c'était dans Ses créatures l'expérience la plus juste, mineure et répétitive, du Verbe de Dieu, qui fit la première lueur du monde. Dieu n'a jamais empêché personne de dormir. Il a l'idée d'un

thème obsessionnel confié à des trompettes rougies – un saut d'octave suivi d'une quinte et d'une quarte – et s'engage incontinent dans un scherzo nocif comme la visitation d'un ange.

•

Le Christ est le cri terrestre de Dieu. Après son arrestation, Pierre apôtre a renié son maître trois fois de suite avant le chant du coq. Il est dans la cour du palais du prêtre Caïphe. Ce ne sont tout autour que des pavés de Jérusalem mal taillés et gros. Les Romains aiment Caïphe. Pierre est transi de peur et de froid. Il a honte devant la jeune servante qui a la gorge lourde et ton port de tête dans les arbres, ta bouche hâtive. Il répond qu'il n'a jamais été avec lui, dans aucun jardin. Il répond qu'il n'a jamais vu de jardin de sa vie. Il répond aux parents qu'on ne l'a jamais vu que dans des cours, comme celle-ci : hautes ou basses. Il ne peut s'empêcher de mentir, de faire sortir de son gosier des sons maudits. Quand éclot le chant vrai du coq, il conçoit sa pleutrierie et se repent en larmes d'albâtre. Le chant le fait taire. Il est la conscience de l'impétueux Simon de Bethsaïde. Le trancheur d'oreille. Chez Marc, qui se distingue, on peut lire que Pierre renonce à Jésus entre deux *kikeriki*. Sa faute n'a plus lieu avant mais pendant le chant. L'antienne du coq est le temps que dure sa faute. L'oiseau, c'est le Christ dont la voix et la lumière brisent l'obscurité. Le Christ est la musique de l'Esprit saint. Voilà pourquoi Martin Luder, qui se renomma Eleutherios, l'homme libre dont il ne partage pas la foi d'indulgences, a proclamé à qui voulait l'entendre que les oreilles sont les seuls organes tolérables du chrétien.

•

Sa musique sent la bouse de vache et le manuterge re-

passé. Elle ne va qu'aux arômes des forêts mixtes, qu'aux répertoires des laies dans les bauges, qu'aux arrangements des cailles dans les éteules. En une poignée de notes, il fait monter le pain et le jour dans le ciel. La lumière naît d'un murmure, qui lance tout, tels le coq, l'edelweiss, la panthère ou l'huître commencent avec le protoplasme, puis la musique s'étire interminablement en une chapelle tonale, car la grandeur de Dieu résonne mieux dans ses oratoires les plus chiches qu'à l'intérieur des cathédrales compliquées. Le promeneur solitaire laisse derrière lui le ruisseau qui le retient encore au vallon des fermes et des hameaux, il monte à flanc de montagne par un sentier de terre : la molle ascension ne va pas toujours tout droit, elle a – comme les blocs orchestraux entrecoupés de chorals, de fugues et de silences – ses dénivelés ou ses panoramas, ses combes et ses découverts, d'ici jusqu'aux cimes nivales où Dieu attend dans la glace éternelle et les fossiles de trilobites l'apparition impensable de l'homme. Il est parfois nécessaire que la musique retombe comme l'écho marque un temps avant de revenir. Elle doit toujours être inhumaine, *écervelée*. Tout à l'opposé des effusions sentimentales et du triomphe personnel sur le destin du tempérament romantique. Elle est sérénité et terreur de la dilution de soi dans la plus pure lumière. Les six notes martelées n'ont plus rien du ländler ou des badinages réjouis des paysans : elles sculpteront un osuaire abominable dans lequel on se sentira dans Sa bonté tel un ver picoré par une poule.

Devant Prague, les soldatesques d'Anhalt-Bernbourg et de Longueval de Bucquoy soutenu par le général Tilly ont excité un conflit entre catholiques et protestants qui allait

embraser toute la Germanie et laisser les deux Églises exsangues. Le 8 novembre 1620, l'empire romain ne dut son peu de répit qu'à une image de la Nativité mutilée par des insurgés dans le château de Strakowitz, exfiltrée des décombres du maître-autel et brandie à bout de bras sous une pluie cinglante par un carme déchaux fou furieux qui avait eu une extase espagnole au moment de la fête de l'Assomption de Marie et qu'on voit maintenant fendre à cheval les régiments moraves en braillant des psaumes. La guerre et la peinture ayant eu raison de la foi, on délégua tant bien que mal à la musique l'expression des vérités spirituelles. C'est de là seulement que nous sont venus Bach et Anacker, et Königsłow, Rosengartz, et Aiblinger. C'est de là qu'il provient lui-même, le maître d'hôtel de Dieu. On donnait pendant la guerre de Trente Ans le nom de chenapans aux soldats maraudeurs qui formaient le rebut des armées et abandonnaient leurs régiments pour vivre de pillages. Littéralement, les chenapans attrapent (*schnappen*) les coqs (*Hahn*). Ils sont parjures à leurs deux majestés.

Au demeurant, quels messages supérieurs pouvait-on confier à la musique ? Mettrait-on bout à bout toutes les paroles des anges ou des prophètes, leurs messages, leurs interprétations, on n'apprendrait presque rien sur rien du tout. En tout cas, rien qui soit comparable à la mesure de la vitesse de la lumière ou à la démonstration des microbes. Comme la musique, la religion n'apporte aucune connaissance et ne fait que transformer son auditeur. C'est un acte d'écoute et de traduction. Les prophètes soufflent dans des violons ; les anges gazouillent. Contre Wagner, il faut s'en tenir à une musique strictement orchestrale : ici, non dans

les messes ou les motets d'étiquette, paraissent le tableau, le miroir et l'énigme de Dieu.

•

Il mène une existence aussi médiocre que la vie d'un saint. Tous ses jours ne sont qu'énumérations, recensements, fastidieux travail de sommes, multiplication du pain sur la planche, car il ne peut s'empêcher de compter tout ce qui se présente à lui. Il compte les fenêtres aux façades des immeubles. Il compte les feuilles des arbres, les aïrelles dans les paniers de Marie-Anne et de Rosalie, les entailles sur le grand escalier de marbre de Sankt Florian. Il compte les étoiles au-dessus du Prater ou les bûches d'un stère de bois dans la cuisine. Il fait le compte de toutes les fois où il a entendu que sa musique faisait saigner les oreilles. Il compte les litanies et les catalogues. Il faut un total de huit mesures pour chaque thème, ni plus ni moins, si bien qu'il n'hésite pas, si la phrase est trop courte, à la prolonger le temps nécessaire par un point d'orgue suspendu. Il compte la musique sur le bout des doigts. Il écrit comme il prie, en égrenant son chapelet de promesses de grâce. Nombrer est insurmontable : comme faire pour compter jusqu'à deux ? La musique ne commence pas avec la première note, mais avec la suivante. La première note est toujours au-delà de la musique, comme un chahut ou un renoncement. Le Christ lui-même est né dans une année dont le chiffre n'existe pas et que l'histoire des hommes a effacée.

•

L'idée lui vient pour la suite d'un trio en forme de lied avec des duolets comme il ne les aime pas. C'est que les

oiseaux aussi ont leurs dialectes qui déforment les sons, timbres et débits, et toute la prosodie modulative. Dans quel accent Dieu s'est-il adressé à Job ou à Samuel ? Dans les duolets, chaque note dure moitié plus de temps parce que les coqs autrichiens chantent plus lentement que l'abominable volaille prussienne. Sans lenteur, la musique n'a pas de sens. Dieu, pour qui le temps n'existe pas, pour qui tout est contemporain dans un présent étiré à l'infini, n'a-t-il pas traîné inexplicablement, après qu'Adam et Ève, la tonique et la dominante, fussent tentés par une langue muette, pour nous envoyer Son agneau rédempteur par qui les anges recevront les trompettes avec lesquelles nous pourrions chasser les démons de nos corps de miel et de breuils, de défection ? La trompette est tout le son de la voix humaine, comme dans chaque instrument toujours la voix chante et saigne, puisque le sang n'est qu'un sanglot tranché.

•

Le jour ? Rien qu'une aube pointée. La musique est le nombre du temps quand la nuit succède immédiatement à l'aurore. Sa destination n'est que de tendre au plus près de cet instant sauvage sans bouger d'une oreille, en privilégiant les têtes blanches et les silences du dévoilement. Simon gallinacé est le plus musicien de tous les apôtres. Il ne peut qu'arriver le dernier au sépulcre nu du Seigneur : la fille de la mer de Kinneret, experte en maçonnerie, raconte à qui veut l'entendre que l'autre pierre qui en fermait l'entrée a pris la poudre d'escampette. Haletant, il dit qu'il entrera le premier dans les ténèbres éventrées par la lance du jour. Un coq scelle son désir. Toute la foi n'est qu'une affaire de pierres en délicatesse avec leurs entrains. Telle Marie de

Magdala, tu courus aussi sur des sentiers de crêtes. Comme Anton ne désire rien moins que proclamer son espérance dans des inflexions lyriques mais invente des formes musicales en elles-mêmes religieuses, mon chant bâtit ton enthousiasme. Si tu ne viens qu'à moi, tu seras ce sacré.

•

Parce que la musique n'est que la simplification des sons du monde dans une langue en mesure de parvenir jusqu'à nous, aucune annotation ne pourra jamais rendre compte du chant du coq dont la plupart des vocalisations est inaudible pour nos oreilles, à moins de faire sonner les trompettes comme des timbales ou des *scabella*, qui ne donnent aucune note précise. Je t'instruis : il faut de la musique où tout se tiendrait dans l'épaisseur d'une seule note indéchiffrable. La mélodie n'est nulle part ailleurs que dans le rythme. Comment dépasser sinon l'héritage fâcheux de Beethoven, qui a fini par marcher jusqu'au bout des notes et tomber de l'autre côté de ses oreilles, tout en évitant les erreurs de la musique à programme ou du retour aux anciennes formes ? Cette symphonie le fera enfin aimer des Viennois entichés des valse de Waldteufel et de *L'Étudiant pauvre*, et qui n'ont guère jusque-là témoigné d'engouement pour la musique réconciliatoire de ce pataud lugubre et assommant, qui n'est à l'aise que dans la quête du paradis perdu : avant le temps, avant la mort, avant la musique. Cette symphonie fera de lui un homme nouveau pour qui la musique n'aura jamais été qu'une ruse de la nature et de forêts plus épaisses que les contemplations.

•

Dieu a modelé Adam à partir du limon rouge. Adam n'est pas le premier homme, mais le premier terrestre. Nous ne sommes des images de Dieu que parce que notre seule tâche consistait à prendre soin des animaux imaginés sans partition entre l'Homme et la Femme. La tégénaire, la truite ou le panda, le crotale ou le mandrill sont l'augmentation d'Adam jusqu'à Ève inaccessible. Ils sont la chair accomplissant l'espèce humaine – mais Dieu se meurt avec Wagner dans le Nord de l'Italie. Dans la musique frémit le dernier râle d'un dieu qui ne s'incarna jamais qu'en un animal sautant de l'âne au coq.

C'est en souvenir du coq matinal de Sankt Florian qu'Anton Bruckner aurait eu en 1881 l'idée du thème principal du scherzo de sa septième symphonie.



Maëlan Le Bourdonnec / *saline* [extrait]

coudre la mer sur un mot
le regarder s'en aller
puis revenir

la côte porte un collier
de carrelets colorés

perles atlantiques

tu m'as tout de suite plu
comme une pluie du passé

dans l'avant-port
un voilier allume son mât
quand la nuit échoue sur terre

ainsi naissent les étoiles

une tour de forage en haute mer
couvent de métal
abritant d'étranges moines
baptisés par le sel

des vagues s'endorment
entre les maigres pilotis
d'un carrelet bleu

le débarcadère
le ferry sur la mer
et les métallurgies anciennes fabriquées sous ta robe

tu es toujours là avant d'être là
comme si la lumière
te précédait

(sur un tableau de Liepke, *Resting*)

et ce miracle d'absence
que fut ton regard

nouvel océan
peuplé d'anciennes vagues

tu marches toujours avec le bruit de la mer derrière toi
sans savoir
ce qu'est la mer

ton visage est un petit village
occupé par la beauté

revenir du cinéma
sans jamais revenir de ta peau
« et moi aussi je suis peintre »

j'ai malgré moi
heurté bien des choses
avant de heurter ta main

enseigne-moi tes yeux
avant que la mer ne s'y retire

il arrive que le silence
détourne sur tes lèvres
ou est-ce l'inverse

sous nos vêtements peut-être
ma peau qui prophétise
tes caresses

extraits de *saline*, recueil à paraître aux Éditions POÉTISTHME en 2022



Isabelle Sancy / Il est seize mars Lady More

Quand rarement, Bob*, un matin parmi tous les matins qui se ressemblent un peu, en se levant de son lit se cogne plein front à la poutre basse, c'est que la journée entière sera truffée de décalages de ce genre, de petites échappées et de retards d'ajustement (lapsus, équivoque, faux pas), qui vont le faire redoubler d'attention afin d'éviter de se dire ensuite que, quand on sait que la journée a commencé comme ça, il aurait fallu faire un peu plus attention. Une journée tendue donc, habitée dès cet instant de la crainte muette qu'une tuile bien concrète puisse être au bout de ces menus désaccords. Ce matin ce fut plein front sans explication possible : pas de réveil trop brusque, pas d'événement particulier, pas de fatigue passagère qui aurait altéré cette complexe capacité à se mouvoir harmonieusement dans un milieu familial (à la microseconde près, ce quelque chose dans l'œil qui commande à l'esprit qui commande au corps de se baisser). Ah mais pourquoi il ne s'est pas baissé ce matin ? Il se laissa retomber lourdement sur le lit, en pressant sa main sur son front tandis que lui venait la voix pimpante et fortement timbrée d'un inconnu (pourquoi celle-là ?), presque identique dans toutes les enfances, qui disait : *Terminus* ! Tout le monde descend !* Bob se ré-enroula alors dans l'épaisse couette encore chaude de son sommeil d'où il ne laissa dépasser que son front endolori.

Une main fraîche se posa sur la bosse qui se formait et une voix aux lèvres douces appuyées à son oreille lui dit :

- Il me semblait bien avoir reconnu la voix de la poutre... Tu as peut-être oublié de lui souhaiter bonne nuit, elle t'a rappelé à son attention...

- Ah – ah – ah, articula-t-il sans rire en pressant la fraîcheur sur la bosse. Glaçons ?

- Ça vient.

- J'ai entendu le téléphone ce matin. C'était qui ?

- Mon frère. Son cargo* est coincé à l'entrée du canal de Suez pour je ne sais quelle paperasse soi-disant pas en règle. Alors comme ce n'est pas son problème, il est descendu à Port Saïd* et il voulait savoir si j'avais envie de quelque chose, et pour toi. Avec son air de marin pas fini, il gagne toujours pas mal de fric au poker et hop il va à terre et il enchaîne au tawla parce que ça au moins, c'est un grand jeu. J'ai demandé un bijou, un motif floral de préférence, ou alors une opale, plutôt bleue. Ça ne t'embête pas ?

- Et pour moi ?

- Surprise !

- Ah – ah – ah...

- D'accord, il t'apportera de la glace égyptienne. C'est chou non ?

- Je veux du café, pour ma vieille mécanique.

- Ton truc infect qui reste au fond ?

- Idéal pour prédire l'avenir. Pour le même prix je t'en ferai aussi la version astrale*.

- On dit thème astral.

- C'est du café égyptien, donc ce sera la version.

Elle abaissa la couette jusqu'à son nez pour contrôler ses yeux. Qui étaient fermés mais qui riaient. (Spécialité de Bob croyait-elle).

- Bon, je suis belle mais je ne suis pas propre et j'ai mon rendez-vous. Donc je t'apporte de la glace et je te laisse mesurer tes doses de morphine on the rocks. Si tu as besoin de moi, tu tapes encore à la poutre, d'accord ?

Elle sortit, revint, repartit sans un mot. Il entendit divers bruits familiers, du rangement, des tiroirs, l'eau qui coulait.

Il sommeilla, eut des images disparates et très lumineuses d'un voyage sur un petit voilier, l'horizon écrasé de soleil et la sensation d'un faible roulis. Il crut voir Port Saïd que pourtant il ne connaissait pas, cela aurait pu être Istanbul ou des quais marchands de Venise, mais Port Saïd criait son nom d'une voix rauque dans la foule aux bavardages âpres, incompréhensibles. Il s'y perdait, sans avoir bougé pourtant, la main appuyée à une rambarde de bateau, qui n'était plus le bon bateau, le sien n'avait pas cette couleur criarde, et là-bas n'était-ce pas sa propre silhouette qui lui faisait signe d'un geste étrange ouvrant et fermant la main, il se savait exalté il avait la vision de son corps où se mêlait une blessure à son front qui émettait une semblable pulsation douloureuse, un fatidique compte à rebours le diable l'emporte, dans cette foule qui le bousculait où quelques uns le dévisageaient, cette lueur mauvaise de délectation dans leur œil quand ils avaient décelé son inquiétude que cette belle journée pourrait vraiment ne pas être sans danger, la superstition courant froide sur l'échine telle un courant trouble sous le flot limpide. Tout à coup il se sentit la souplesse explosive d'un lézard aux aguets faisant corps au soleil sur un grand rocher, pris dans la gangue du quai, la foule avait disparu et le silence était une brume fraîche à son front. Il souleva ses épaules, darda son regard. Au loin, l'horizon blanchissait encore en effaçant presque toutes les silhouettes des cargos stationnés au Lac Amer. Il s'éveilla tout à coup. Il n'avait pas vraiment dormi, ni vraiment rêvé. J'ai vu Port Saïd ! pensa-t-il, en jubilant quelque peu. À peine eut-il ouvert les yeux que son regard saisit un mouvement sur sa droite, un éclat blanc mais pas exactement dans la chambre-même comprit-il assez vite.



La psyché près de la porte donnait à voir ce mouvement qui venait de la pièce à côté, et c'était elle qui allait et venait dans la pièce à côté. Mais elle était toute nue, couronnée d'un immense chapeau comme il n'en avait jamais vu qu'aux courses à Chantilly*, du temps qu'il était lad pour le compte de son oncle. Un chapeau... cette large ombrelle de plumes légères, de soie et de voiles si fins, ennuagée et tourbillonnante comme les volutes d'un cadre doré autour d'un chef-d'œuvre italien. Le chapeau, c'était celui qu'elle avait choisi pour le mariage d'une amie (le mariage aurait lieu à Rambouillet) et qu'elle essayait encore en attendant la robe qui était entre quelques petites mains. Non, ce n'est pas exactement le chapeau qu'elle essaye, c'est le chapeau et les chaussures, le chapeau devant donner le ton des chaussures ? Ou bien la démarche faisait partie de la beauté à venir du chapeau ? Voilà, elle a changé de chaussures d'ailleurs. Ainsi, le chapeau n'a plus l'allure martiale et contrainte de tout à l'heure (elle passe), le chapeau accompagne le mouvement de la tête, le regard au ciel (elle repasse), tout son dos nu et chute rebondie suivent les volutes maintenant (le lui dire) c'est mieux, (de retour) ah non, les mains sur les hanches, ça ne va pas du tout (elle est passée), les mains oui, ça c'est un problème, il voulait bien le reconnaître avec elle, et là (elle repasse) oui voilà détendue, mais toujours ces mains qui se cherchent (lui dire que je lui donnerai le bras). Puis plus rien. Zut. Quel spectacle quand même. Ah si, mais elle a changé de côté de la table pour marcher plus longuement. Sa démarche s'alentit, elle-même ne se regarde plus, simplement elle marche toute nue, en ne portant que l'amplitude des plumes et des tulles qui balancent d'un très léger poids tout de même. De fait ses hanches épousent petit à petit cette sorte d'amplitude qui répond à l'équilibre en plateau dont elle est chargée, sa démarche est... plus faible que chalou-

pée, ah disons, une démarche (toute nue) languide, non, ça va pour le chapeau ça ; elle marche pareillement dans le sable, avec un rien d'effort, du pied jusqu'à la tête, comme ces femmes épatantes qui jamais ne font rien chavirer de ce qu'elles transportent sur leur tête, là-bas, dans les contrées nilotiques. Démarche nilotique* (le lui dire).

Il se redressa tout doucement sur un coude pour mieux voir mais le lit grinça bien entendu, de cette manière particulière qui lui fit dire à elle :

- Oh tu es réveillé, je t'ai entendu ! Dis, quelle heure il est ?
- Il est seize mars !

* - Bob / Port Saïd / terminus / astral / cargo / nilotique / Chantilly, mots prélevés dans *L'équipée malaise*, Jean Echenoz



Sara Oudin & André Dael / *J'ai rencontré le maître du temps*

Nous dormons tous sous le même ciel
mais nous ne voyons pas toujours les mêmes étoiles

Mon ciel est tout entier dans votre œil droit
et toutes mes étoiles dans la paume de vos deux mains

Par votre sourire énigmatique j'apprends
la très ancienne histoire et l'avenir esquissé d'une autre galaxie



Je suppose
que la mer est au-delà des pins
ou de la dune
ou de la montagne

Il y a longtemps que je marche
sur ce sentier aveugle et caillouteux
mon coeur est fatigué

Je suppose
que tu m'attends au-delà de ces pins
ou de cette dune
ou de cette montagne

Et si tu m'attendais au-delà de la mer ?

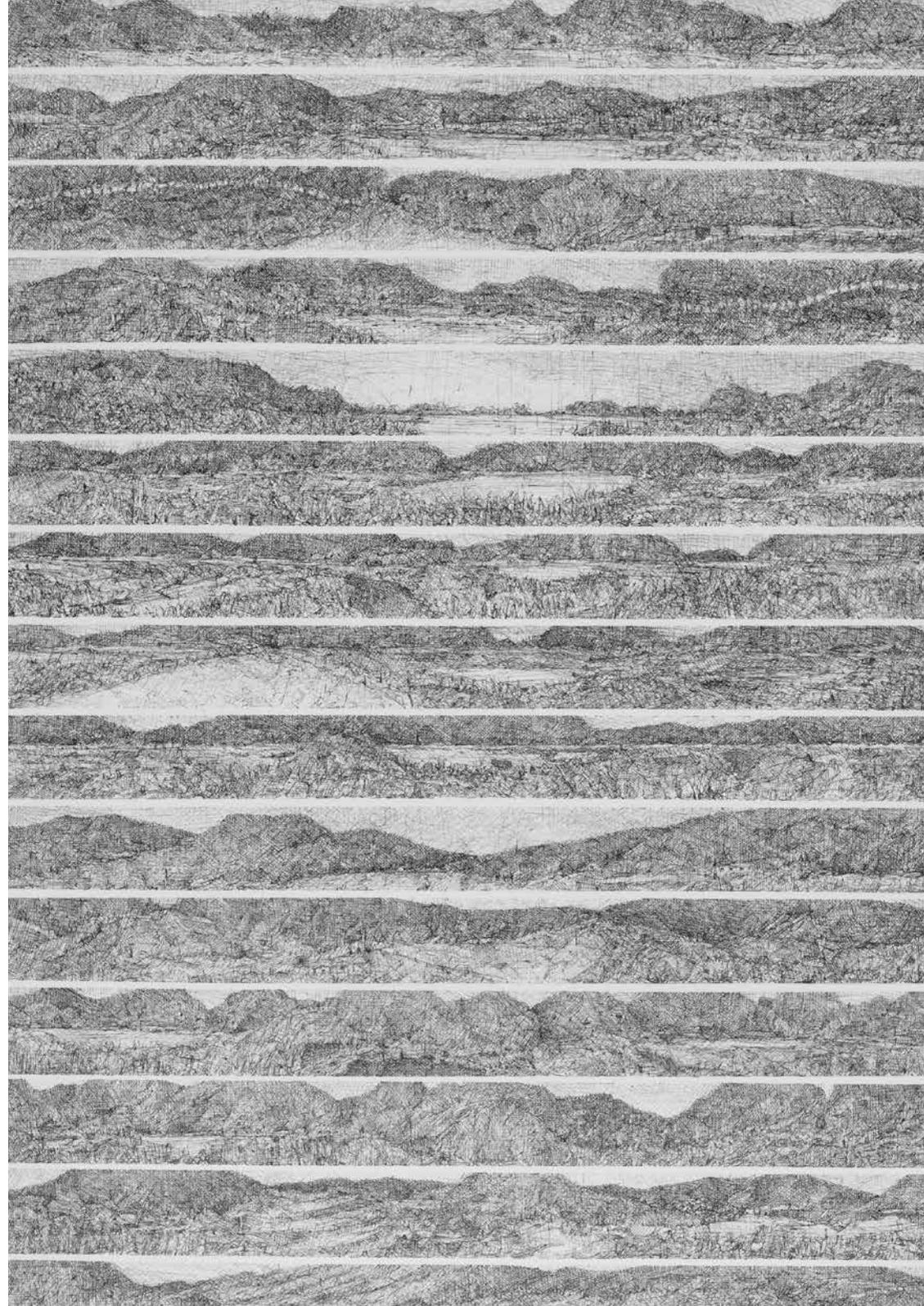
Je suppose
que des écailles me pousseraient
ou des ailes
ou un espoir insensé.

Entre la naissance et la mort,
toute vie humaine se déroule
sous le signe de la chute et de la rupture.

Mais chaque chute est l'occasion
d'une rencontre avec un autre sujet
et chaque rupture celle d'une rencontre avec
un autre objet.

Quête
sans cesse renouvelée
d'une altérité absolue.

tu confonds depuis toujours - nadir et zénith
tu vois la lune au milieu du ciel - à midi
tu dis que le soleil quand il se couche - est à son apogée
tu conjugues au présent les heures - et les saisons
tu souffles sur la neige au bord de la gouttière - en plein été
tu t'enivres du parfum des fleurs - fanées depuis longtemps
tu as déjà oublié hier tu te souviens - de demain
tu voudrais connaître le maître du temps
tu interrogues les livres interdits - et les horloges
tu consultes les coquillages - et les horoscopes
tu suis les veines de tes bras pour - remonter jusqu'à son coeur
tu caresses ses cheveux pour - descendre le cours de la rivière
tu ignores la durée des absences - et des éphémères
tu crois que les joies et les lucioles - sont immortelles
tu sais que l'amour est la seule mesure du temps.





Le vent accroupi sur la lande
et ses cheveux bruyère blanche
couronne de roi déchu
d'un royaume cruel oublieux des poètes
je marche à trois pas derrière
à l'abri de ses épaules
les ajoncs griffent mes chevilles nues
un bois triste grince à mes oreilles
c'est dans la plaine des asphodèles

Et moi Perséphone
bravant le courroux d'Hadès
je tresse des couronnes
de mauve et d'absinthes odorantes
que nous jetterons tout à l'heure
du haut de la falaise
dans l'écume énervée qui galope sur le rivage
en chantant à tue-tête
les derniers vers d'une très ancienne plainte

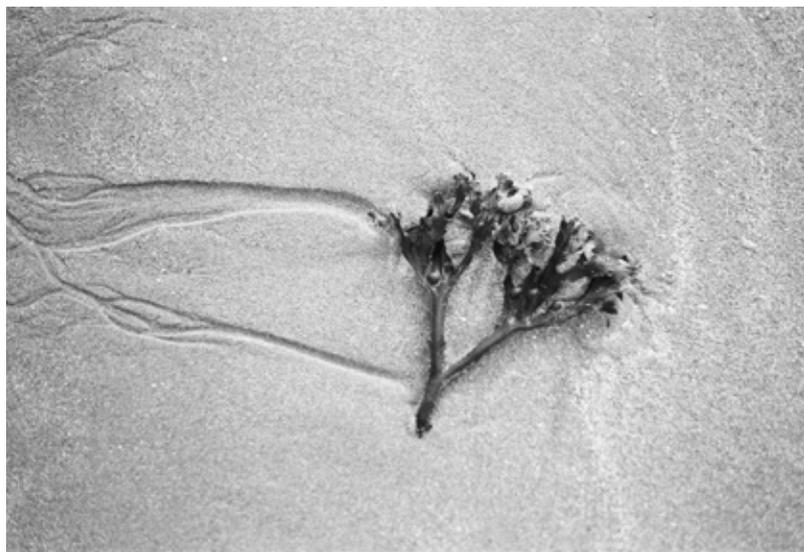
Voyez les larmes de Sappho
qui remontent à la surface des eaux et de la terre.



Alice Legendre & Quentin Deve / Présence

















Alexis Audren / *vers l'enfance*

Dans les bons poèmes, on entend se suturer les coutures de la boîte crânienne, la bouche acquérir un pouvoir (un sensuel goût amer) et les sinus du front s'envahir d'air, les aortes s'érailler, le sang maîtriser le sel de l'océan.

Mandelstam, *Voyage en Arménie*

L'œil perd son énergie dans le tremblement quotidien, cette paupière abaissée, une fatigue permanente comme seule perspective. Le papillon ferme et réouvre son œil bleu, passe et ne trépasse pas encore. Nous attendrons la nuit. À enterrer près du saule si à l'aube. Décante une phrase, quand, levée toute seule, reste debout. Main butineuse. Face au vent tête arrachée. Graine aux quatre coins du paysage. Plus de mots, dire plus. L'aspirateur du voisin s'étale dans un bruit mat sur le parquet. Si l'on pouvait aspirer sa poussière de tête. Nature utilitaire, support à verbalisation, sauf-conduit de l'exégèse crânienne. Le thym fait sa révolution, tête frisée-giratoire. Des alouettes passent et repassent, décomptées par l'hyper-vigilance, un tourniquet d'affluence. Raser la haie, planter lauriers et chênes verts, cherchant la luxuriance. Dégager la vue. Devancée l'inattention, l'indifférence. Les trois petits points permanents dans le regard cherchent à transformer le paysage en image. Yeux au ciel, des mouettes sortent de nulle part dans leur vol tortueux, générées par un algorithme, un logiciel computationnel. Tout apparaît si petit. L'œil d'enfant apprécie à sa juste taille. Muret franchissable par plusieurs appuis d'escalade, quand l'âge adulte enjambe sans jouer. L'immédiateté est l'écriture de l'intime. Ourdissant des complots contre la pomme trop verte. Lançant des imprécations contre l'écriture molle, sans rythme et sans phrasé. Avalant des kilos

de peau par minuscules fragments arrachés aux mains. Attendant que l'inconfort total arrive pour se préoccuper du matériel. Sonde la limite où le plaisir réside dans la douleur. Les désirs de gloire et d'éternité enterrés définitivement. Le « Nous ne connaissons pas le contour de la sensation, seulement ce qui du dehors l'enrobe » de Rilke rejaillit à chaque clignement, et l'on remplace sensation par phrase. La poésie pourrait mieux fleurir sur les coteaux d'une nature non campagnarde. Le long du sentier des douaniers mangeant des orties et des baies par poignées diligentes, Diogène le détaché. Une fourmi rouge escalade ma jambe, nouvel Everest. Agitateur de phrases blanches et sourdes, peignant les volets, automate. Nuit noire, vent ancien, marche à l'oreille, chauve-souris. La fin du désir rilkéen dans le silence après la vitre claquée. Cire dans les oreilles, n'entendre que la rumeur de ses phrases. Une vie ne vaut rien mais rien ne vaut la vie. Inconsolable, qui continue à désirer. La dignité de mimer le vide devant le néant. Allers et retours du je, entourant les phrases collectives. Demeurer ne se trouve nulle part. Sentie la fraîcheur de la terre, et sur le visage, la marque du destin en tâches rouges. Les gens passent et ne reviennent jamais. Il y a parfois trop de livres pour écrire. Un jardin est tous les jardins, bariolé, bigarré. Perpétuelle fête du regard. Le jardin est un accélérateur de mots. Particules propulsées à grandes vitesses dans la caboche. Le puits fait pencher la main dans son trou avant l'heure. Accoler les débris, donner à l'œil voyeur un désir d'enquête et de reconstitution. Le matin dans une lumière de vitrail exacerbe le sacré désuet du lieu. Toutes les saisons en un jour breton. On ponce son plancher en rêvant de faire de même avec son dedans. Les petits *Lu* ne sont plus là, et les mouillettes dans l'œuf sont fades. Un arbre dépecé montre encore l'entaille au ventre des travaux trop rudes. Des légumes au potager ne seront

jamais mangés. Le moi geignard bien connu, désamorcé à chaque incartade, un gamin qu'on réprimande et punit. Au mental disant ferme là. Une tempête persistante imite la météo intérieure. La voisine a érigé son jardin en bunker. Une femme alcoolique dans le hameau a eu besoin des pompiers ce matin. Les mouches sont les mêmes qu'il y a quinze ans. Des essais de peinture donnent leurs coloris aux différentes têtes de turcs internes. Le penty n'abrite plus les sombres recoins pour se cacher. Un grand vide souffle dans les chambres. L'éclat de la rose autour de la cabane et l'horizon sous forme de gérondif dit Ossip. Une description idéale se réduirait à une pan-phrase unique au travers de laquelle la totalité de ce qui est deviendrait sensible. Instinctivement, impossible. Thanatophrasis. Le figement d'un moineau dans le nuage, éclat de pensée vague. Gras de l'herbe, vert-jaune, le nez à nez avec la chèvre, et une pluie aux grosses gouttes solides, bien sonore, presque à mâcher. Le vécu instrumentalisé, comment en retirer tout le suc phrastique. L'angle du chemin, emprunté mille fois, le pas chevalin, l'odeur de foin mouillé, la bouse entre les ornières évitée par les petits pieds. Un crottin de cheval frais, fromage de chèvre. Les frémissements des feuilles, les ondolements de la lumière devenue sépia, vieux film mal oublié dans sa teinte de tête déficiente. Quand tout autour ne dit rien que du banal, pétarade de motocross évacuant tout voyage dans une enfance retrouvée. Le halo du chemin, vulgaire cul de sac. Tombé de l'échelle la mer, des mouettes l'irisant, son nuancier des bleus. Les mains rougies par la mûre pleine bouche. Mûriers surélevant leurs branches pour ne pas être dégustés. Vers mélangés à la prose, dans les lignes amovibles. L'algue proliférante n'existe plus. Une agitation de cèdres dans le large, vertige de tomber. Sensation devenue image mentale ; phrasis = la parole, cette émotion plus aiguë. Une fille au loin, auréo-

lée des derniers rayons fendus dans les nuages épars, flatte un parfum d'Eden. Les moineaux s'envolant à mon arrivée dans le sentier, l'ouverture d'un sanctuaire. Tamiser l'œil, laisser mûrir la rétine. Dans l'air de déjà-vu, que rajouter. Le besoin de dire, cet épuisement natif. Nuances du clapotis, bulles éclatées dans mon cerveau. Une anémone fait sa fille du vent, tête éclatée, disperse ses graines à tous les coins du paysage. Les murs vitalisent un fantôme ; on prend ses traces encore chaudes en étalant la main sur son crépi, en le mêlant à l'air chargé d'un amour lointain. M'émervillant, dans un coin de nuit inhabité par le sommeil, des *labbra occhi* de Dante, psalmodiées lentement pour sa propre affection.

Fabrice Farre / *Mutare*

La main remue le mot dans la poche :
sur le papier, le temps inférieur sert le dessin
de l'ébauche et la lecture répétée
mille fois échoue dans un temps
arrêté à l'intérieur des bordures.

•

Lignes de vie mortelles en vain, d'aucun temps
compté, d'une forme engendrée par la matière
abstraite dans une chambre chaude qu'occupent
des objets solitaires prompts à s'agglomérer.
On navigue à vue vers l'aire de Broca.

•

Ta veste gommée, ses petits boutons invisibles
sous les frondaisons vaincues parmi les billes
des fruits sauvages et les balles nuageuses ;
ta tête roulant, ta main saluant le chagrin
nomade où converge toute ligne de fuite.

•

Parmi les allées des halles circulent les voix
et les mains de personnes inconnues
dont je sais, par ressemblance, qu'elles existent.
Fureur de pas, douce catastrophe et l'odeur
d'une marchandise abondante, pêchée ce matin.
Le muscle se tend, bien plus agile que l'esprit
aussi abstrait qu'une couleur nerveuse, privée d'air.
Rien n'indique le lieu, l'agitation d'un second cœur
persiste dans ce fond jusqu'où l'on marche,
lors d'une halte, pour dévier le cours des choses.

•

Quand les prés auront blanchi, je pourrai
noircir de sommeil, être
la souche d'une terre enfin libérée par l'oubli,
le seul témoin de la vie.
Comme le font les racines qui sondent
à l'aveugle une source lointaine, je glisse
vers la première présence. Elle arrive, jamais vue.

Avant que ne parvienne la bonne nouvelle,
le fond des choses remue ; le rouge petit s'agite
au cœur des champs jaunes, avec le vent. Fleur ou cœur.
On se précipite pour la recevoir, nouvelle ou personne.

•



De part et d'autre du miroir
un lévrier bondit au-dessus de son ombre.
L'un des deux est rapporté, l'un
est plus léger que l'autre. Les deux,
contenus dans un cercle, se détachent
du monde, comme on pense.

•

C'est parce que le désert s'est retourné
sur lui-même qu'il ne voit que le désert.
À l'arbre répond l'hôte absent, semblable
à une ombre née du mirage. La solitude marche
à reculons, traduisant le sable
de sa langue étrangère.

*Keith Jarrett en ce moment, comme chez Pierre.
Cuisent pour le dîner des haricots secs blancs avec
une carcasse de canard en friton-gros, un gésier
d'oie confit, du lard de poitrine et un paquet ficelé
de couannes ; pourvu que les haricots n'éclatent pas
et soient moelleux. Pas si facile.*

*« Couanne » n'est pas dans le petit Robert. Si à «
couenne : se peler la couenne. »*

*Bernard Dufour, Le temps passe quand même,
Christian Bourgois éditeur, 1997*

Alexis Audren est né à Rennes en 1991. Il a publié dans quelques revues de poésie («Remue.net», «Terre à ciel», «Résonance Générale», «Paysages Écrits», «margelles», «la barque dans l'arbre»). Il a publié *la phrase cet élastique* (Bruno Guattari Éditeur - 2020). Son premier recueil *Comme on s'accroche à une bouche* est à paraître aux éditions Le Réalgar (2021).

André Dael est né en 1951. Il vit et travaille à Bruxelles. Depuis 2008, son œuvre graphique, faite de fines hachures entrelacées, s'attache à matérialiser des paysages. La représentation spatiale, à la fois structurée et évanescence, la notion de temps inhérent à une lente et minutieuse pratique du dessin confèrent à ces images une dimension irréelle ou onirique. (Site > <https://www.andredael.be/>)

Maëlan Le Bourdonnec est né à Saintes en 1993. Il a publié dans plusieurs revues/collectifs tels que «Poésie/première», «Le Cafard hérétique», «lichen», «Le Capital des mots», «Flammes vives», «Poéthisme», «Le Soc», et d'autres à venir : «La Cinquième Saison», Éditions des Embruns. Il a également eu l'honneur de remporter le 1er prix étudiant et le prix spécial Jean l'Anselme de l'humour à Poésie en liberté 2019, ainsi que le prix Printemps des poètes 2018 des Éditions Robin. Son premier recueil, *saline*, est à paraître aux Éditions Poéthisme en 2022.

Alice Legendre & Quentin Deve vivent et travaillent à Paris mais c'est surtout dans les espaces aqueux et vallonnés qu'ils photographient à l'argentine de manière spontanée et organique. Attachés aux détails et à l'instant, aux textures et aux éclosions, ils marchent à deux, sans chemin prédéfini pour se laisser surprendre par les présences sur leur route.

Manuel Reynaud-Guideau (1980). Diplômé des Beaux-Arts, sa pratique plastique est actuellement tournée vers la notion de paysage privilégiant le dessin et les installations. Il est co-créateur de *Galerie Rezeda* (Lille). La nécessité d'écrire fait irruption dans sa démarche plastique en 2019, prolongeant des prises de notes effectuées lors de ses «arpentages». *Quartz* son premier recueil a été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2021

Sara Oudin a d'abord été traductrice littéraire et adaptatrice pour le théâtre et le cinéma, avant d'aborder l'écriture poétique. Elle a notamment collaboré aux revues «les Épisodes», «Intranqu'illités». Son premier recueil *Quarante. et Un* a été publié chez Bruno Guattari Éditeur (2018). Un nouveau recueil est en préparation chez le même éditeur. *J'ai rencontré le maître du temps* est une variation portée par un souffle lyrique qui trouve son écho dans la ponctuation rythmique et la musicalité sensible des dessins d'André Dael.

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles» n°1, n°2, n°4 (2020), «Contre-allées» (2020). Un premier recueil, *Paraisons* a été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2020. Un prochain recueil de poésie et un roman sont en cours de préparation chez le même éditeur.

Jorge Valenzuela Cruz. Architecte de profession, il vit à Conception (Chili). Photographe autodidacte, son travail porte tout particulièrement sur les esthétiques précaires qui se manifestent dans le paysage urbain contemporain. Il utilise la photographie comme document critique, interrogeant ainsi les notions de « paysage minimal » et d'« archéologie domestique ». (Instagram > [precario.cl](https://www.instagram.com/precario.cl))

Étienne Vaunac est né dans la Loire en 1973. Il partage son temps entre la France (sous le nom de Jean-Michel Durafour) et l'Italie, la poésie – qu'il pratique depuis plus de vingt ans – et la philosophie de l'art, son métier d'enseignant-chercheur et l'écriture. Il a collaboré au n°10 de la revue «Place de La Sorbonne» et au n°2 de «margelles».

Fabrice Farre est né en 1966, à Saint-Etienne. Il a récemment publié *Sauf* (aux éditions du Cygne), *Avant d'apparaître* (Unicité) et *Implore* (Bruno Guattari Éditeur). Quelques-uns de ses textes ont paru dans les revues «Lichen» n°66, «FPM» n°26, «Alkemie» n°27, «Osiris» n° 92, «margelles» n°1, 3 et 6.



Contributions

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions 4 numéros par an, un par saison, sans critère thématique.

Textes et/ou images, si possibles inédits, peuvent être envoyés au format numérique à :

brunoguattariediteur@gmail.com

Commande / Abonnement

margelles n°1 (printemps 2020)
margelles n°2 (été 2020)
margelles n°3 (automne 2020)
margelles n°4 (hiver 2020)
margelles n°5 (printemps 2021)
margelles n°6 (été 2021)
margelles n°7 (automne 2021)

—

Les premiers numéros sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition, chaque numéro jusqu'au n°8 étant au prix de 5 € + frais de port.

À partir du n° 9 le prix de la revue passera à 10 € + frais de port.

L'abonnement pour 1 an à partir du n° 9, soit 4 numéros, sera au prix de 40 €, frais de port compris.



*Des amoureux jouaient la nuit au
lavoir : tous les traits inscrits dans
mon esprit se rejoignaient : elle tra-
versa nue le bassin devant lui qui l'at-
tira d'un geste à ses côtés. Ils étaient
assis de part et d'autre de la margelle
de marbre, bustes embrassés.*

Isabelle Sancy, *Bref*

5 Euros